

Les grands centres de conservation et de transmission des manuscrits arabes aux premier et deuxième siècles de l'Hégire

Raif Georges Khoury

Nous disposons de beaucoup de livres sur l'écriture, les bibliothèques islamiques, à partir du III^e/IX^e siècle, et de leurs fonds, mais d'aucun travail essentiel sur les débuts de l'Islam et les grands centres de conservation des manuscrits aux deux premiers siècles de l'Hégire.¹

Et pourtant, nous avons des éléments assez importants pour entreprendre une telle tâche. Celle-ci ne peut seulement être basée sur les quelques manuscrits, surtout sur papyrus, ou les documents de toutes sortes qui sont conservés dans plusieurs bibliothèques occidentales et orientales. Non, une telle étude n'amènerait pas très loin, car la masse des documents et des autres témoignages écrits, qui nous sont arrivés de ces deux siècles, ne sont pas très nombreux, et ils viennent, dans leur écrasante majorité, d'Égypte. On verra par la suite pourquoi.²

Le moyen le plus efficace me semble résider dans l'étude des grandes personnalités intellectuelles dans les différentes provinces islamiques, de leur ambiance scientifique et de leur rayonnement, comme chefs d'écoles, comme on le verra par rapport à l'un ou l'autre d'entre eux, que j'ai eu l'occasion d'étudier de plus près.

Il va sans dire que l'Islam s'organisait, partout où il s'implantait, autour du Coran et des sciences qui s'y rapportaient. Dans cette première manifestation scientifique en Islam, la mosquée a sans doute joué un rôle particulièrement important, car là d'abord un enseignement régulier, systématique a pu s'effectuer, et surtout se développer en activité scientifique écrite.³ Cependant,

¹ Sur les bibliothèques en Islam en général, v. surtout Youssef Eche, *Les bibliothèques arabes publiques et semipubliques en Mésopotamie, en Syrie et en Égypte au Moyen Age*, Damas 1967.

² Sur la papyrologie arabe, v. A. Grohmann, *Einführung und Chrestomathie zur arabischen Papyruskunde*. I. *Einführung*. Prague 1954; R.G. Khoury, '(Arabische) Papyruskunde', *Grundriß der arabischen Philologie*. I. *Sprachwissenschaft*, éd. W.Fischer, I, Wiesbaden 1982, 251-70; idem, *Chrestomathie de papyrologie arabe. Documents relatifs à la vie privée, sociale et administrative dans les premiers siècles islamiques*, Leiden 1993, 7 sqq.

³ Sur la mosquée, v. 'Abd al-Ḥalīm Maḥmūd, *al-Masġid*, Le Caire 1976, 23 sqq.; D. Brandenburg, *Die Madrasa*, Graz 1978, 1 sqq., etc.

nous n'avons rien, pour documenter la valeur et l'étendue réelles des premiers essais, des premières écoles en période islamique, si l'on ne veut pas rester dans le vague, les généralités, c'est-à-dire sans fondement solide et crédible, pour attester la justesse de données postérieures, qui se réfèrent à des activités scientifiques scripturaires intenses, concernant les temps reculés de la culture islamique.

Par contre, le travail effectué dans des cercles privés, dans des maisons d'intellectuels, tournées vite en centres de transmission et de codification, nous est plus connu, au moins en partie: c'est ainsi que l'on voit comment des chefs de familles, des juges et des intellectuels, parfois dotés d'une richesse assez considérable, voire fabuleuse, rassemblaient autour d'eux des hommes de niveaux scientifiques variés, qu'il est difficile d'ailleurs de vouloir déterminer de près, pour s'adonner, dans le cadre de séances tenues le jour et pendant la soirée, ceci sera précisé plus loin, à la transmission de ce que représentait le savoir ou un certain savoir dans leurs provinces.⁴ Il faut noter et souligner spécialement que les assemblées d'intellectuels, d'hommes de sciences, surtout sous le patronage de califes et de mécènes de toutes sortes, ont contribué de manière extraordinaire à la transmission du savoir d'abord, et ensuite à sa fixation progressive par écrit, et ceci bien avant la création de centres bibliothécaires importants proprement dits, sous les dynasties postérieures,⁵ surtout abbaside à Bagdad, et omeyyade en Espagne.

Néanmoins, le problème reste délicat, en ce qui concerne les centres de transmission et de codification, et surtout pour la période précédant les Abbasides. De là la nécessité d'une étude systématique de tout ce qui est disponible comme informations à ce sujet.

Or, nous avons beaucoup d'éléments intéressants à cet égard chez les auteurs classiques des générations postérieures, qui nous renvoient aux premiers temps de l'Islam, mais qui malheureusement n'ont en général pas survécu, sous forme originale, indépendante. Nous avons là affaire à un problème majeur, délicat, très grave, mais pas insurmontable, surtout si nous pouvons attester d'une

⁴ Sur ce genre de séances, v. par exemple: G. Vajda, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris*, Paris 1956; R. Sellheim, 'Gelehrte und Gelehrsamkeit im Reiche der Chalifen', *Festschrift für Paul Kirm*, Berlin 1962, 54-79 (trad. arabe: 'Aṭīyya Rizk, *al-'Ilm wa-l-'ulamā' fī 'uṣūr al-ḥulafā'*, Beyrouth 1972); enfin un ouvrage plus proche de nous: 'Alī Muḥammad Hāsim, *al-Andīya al-adabiyya fī l-'aṣr al-'abbāsī fī l-'Irāq ḥattā nihāyat al-qarn al-ṭālīṭ al-ḥigri*, Beyrouth 1982.

⁵ V. surtout le dernier livre de la note précédente, qui traite justement de cercles culturels dans les trois premiers siècles, et bien sûr en particulier en période abbaside, jusqu'à la fin du III^e/IX^e siècle, auquel il faudrait ajouter plusieurs travaux de doctorats d'état sur des auteurs classiques, spécialisés dans cette matière, qui seront publiées, je l'espère, bientôt.

manière solide que l'activité scientifique a bel et bien eu lieu, et qu'elle n'est pas une fiction ou une création de la pure sympathie ou de l'hagiographie. En ce qui concerne certains domaines, sur lesquels je travaille, je peux l'affirmer de plus en plus solidement, comme on le verra par la suite.⁶

N'oublions pas d'abord que rien ne peut naître *ex nihilo*, sans évolution, aussi sans 'balbutiements'. Il est bon de rappeler ici encore combien primordial reste le problème de l'interdépendance des sources, entre les écrivains arabes, justement de la période classique, car il nous aide à établir, jusqu'à l'évidence, le cadre général, concernant la question des sources, qui sont à l'origine d'une bonne partie des textes postérieurs. Déjà Zakī Mubārak⁷ avait attiré l'attention sur cet aspect plus qu'important de l'évolution de la culture arabe archaïque. Dans cette œuvre, qui présente dans ce domaine plus d'une idée intéressante, malgré toutes les critiques qu'on peut lui adresser, l'auteur a eu le courage de prendre position, et déjà en 1931, contre une foule d'opinions courantes, soutenues alors, pour défendre cette thèse discutée ici et devenue de plus en plus évidente. Le sens de ses mots paraît revêtir une importance spéciale, considéré à la lumière de ce qui a été dit sur le problème de l'interdépendance des textes.

Pour lui, par exemple, ce n'est pas Ibn al-Muqaffa' qui est le premier prosateur qui 'ait enrichi la langue arabe'. Le premier chef-d'œuvre en prose est plutôt le Coran. Or Ibn al-Muqaffa' 'appartient au commencement du deuxième siècle. Comment croire que durant ce long laps de temps, depuis l'apparition du Livre, on n'ait rien produit? Le fait que le Coran est un ouvrage religieux n'empêche pas de le considérer aussi comme une œuvre littéraire, car c'est bien le rôle des lettres d'être toujours le reflet des mœurs et des croyances'.⁸

Les découvertes des papyrus arabes anciens, aussi dans les domaines historiques et administratifs, peuvent être invoquées comme le meilleur témoignage d'une certaine activité littéraire, déjà dans le siècle du Prophète. En somme, la thèse de Mubārak formulée ci-dessus ne devrait plus apparaître si exagérée, comme on le pensait au début, et mérite qu'on s'y penche avec plus d'attention. Ce qu'il écrivait, à propos du Coran, a de quoi faire sérieusement réfléchir:

'L'apparition d'une œuvre aussi subtile, aussi pure de forme que le Coran ne prouve-t-elle pas jusqu'à l'évidence que sa langue a depuis longtemps dépassé l'âge des balbutiements? Ne faut-il pas croire aussi que lorsqu'une langue est forte, riche, en pleine possession de ses moyens, elle suscite forcément l'étude des rhéteurs et des grammairiens, et qu'elle compte, dès lors, non seulement des

⁶ V. plus loin, les dernières pages de cet article.

⁷ Zakī Mubārak, *La prose arabe au IV^e siècle de l'Hégire*, Paris 1931.

⁸ *Ibid.*, 49-50.

poètes et des orateurs, mais aussi des critiques pour analyser dans leur faiblesse ou leur puissance, dans leur clarté ou leur obscurité, les différents styles?⁹

Et il ajoute plus loin:

‘Le Coran, dans son éloquence et sa subtilité, s’adressait sans doute possible à des hommes capables de le comprendre et de le goûter. Or, une telle culture, quand elle est assez répandue, ne saurait être le fruit du hasard, ni exister sans éducation préalable’.¹⁰

Que les œuvres des écrivains du II^e, et à plus forte raison du III^e siècle ne soient pas nées de rien, personne n’en doute plus de nos jours; car les productions majeures de l’époque abbaside ne sont pas concevables sans les écrits qui les ont précédées, et leur ont ouvert la voie. Ceci est indéniable dans l’histoire des littératures mondiales, et il est très heureux de constater que les spécialistes des études arabes et islamiques prennent de plus en plus conscience des périodes archaïques de la culture islamique, et de l’apport très considérable des deux premiers siècles, dans la fécondation des œuvres postérieures.

Ainsi l’on assiste à un véritable processus d’ascension, de gonflement des sources premières, archaïques, qui nous ramène, considéré en sens inverse, aux premières générations. Du moins il nous permet de conclure à l’existence d’une activité écrite, sans que l’on puisse la saisir, avouons-le honnêtement, la définir exactement, la cerner de près, vu la non-survie de sources originales, si l’on met le Coran et quelques spécimens rares sur papyrus ou sur autres matériaux d’écriture anciens de côté. Et pourtant, on ne peut en nier l’existence, au deuxième siècle de l’Hégire bien plus qu’au premier, et au troisième nécessairement beaucoup plus qu’au second.

Pendant il ne faudrait pas outrer les dimensions accordées aux écrits du deuxième, et à plus forte raison à ceux du premier siècle, car, si l’on analyse le peu d’entre eux qui ont survécu, sous forme de livres, on se rend compte qu’ils ne sont pas volumineux, et qu’ils peuvent, à cause de cela, servir comme base pour l’évaluation des autres détruits par le temps ou les hommes.

Il ne faut point d’ailleurs oublier la signification très flexible du mot *Kitāb* qui le laisse entendre, car elle va du sens de quelques mots, en passant par celui d’un billet, d’une lettre proprement dite, d’un chapitre, pour culminer dans celui donné au Livre Sacré ou Coran.¹¹ Il est facile de trouver maints textes pour soutenir cette définition, car le mot *Kitāb* signifiait en général n’importe quoi d’écrit; et ceci est attesté par plusieurs sources qui l’emploient ainsi, comme par

⁹ Ibid., 55.

¹⁰ Ibid., 59.

¹¹ Sur le sens du mot *Kitāb*, v. R. Sellheim, *Et*², V, 204 sqq.; R.G. Khoury, *Les légendes prophétiques dans l’Islam depuis le I^{er}-III^e siècle de l’Hégire. D’après le manuscrit d’Abū Rifā’a ‘Umāra b. Waṭīma...: K. Bad’ al-ḥalq wa-qīṣaṣ al-anbiyā’*, avec éd. critique du texte, Wiesbaden (Codices Arabici Antiqui III) 1978, 80 etc.

exemple *Kitāb al-Zuhd* d'Asad Ibn Mūsā, où le mot est placé en tête d'un chapitre, comme synonyme de *bāb* ou de *ġuz'*,¹² ou alors, dans un autre livre sur l'histoire biblique en Islam, où ce même mot désigne une petite phrase, formée de quelques mots,¹³ etc.

Ce phénomène s'explique clairement d'abord par les débuts d'une culture sans cesse croissante, ensuite par les facilités dont pouvaient disposer les hommes de science, avec la croissance, le développement politique, religieux et géographique de tout l'Empire Islamique, en général; c'est ainsi que tout concourt à développer les liens entre la capitale et les provinces, entre les hommes au pouvoir et de pouvoir, entre les savants et les hommes d'affaires de toutes sortes. D'autant plus qu'y a grandement contribué l'introduction de moyens de communication de plus en plus perfectionnés d'une part, d'autre part du papier, qui se répandait de génération en génération plus aisément que le papyrus égyptien, qui a fait de l'Egypte, comme on le verra, un centre d'une tradition islamique sans égale, et ceci dès la conquête islamique de ce pays, et surtout au cours du II^e/VIII^e, et dans la première moitié du III^e/IX^e siècles.

C'est ainsi que l'on peut prendre la deuxième moitié du II^e/VIII^e siècle comme point de départ, pour une activité scientifique en général, qui va *crescendo* dans tous les sens possibles à l'époque, bien sûr aussi dans celui qui nous occupe ici. L'expérience des spécialistes musulmans classiques de leur histoire, concernant la transmission du savoir en Islam, corrobore ces données; et il faudrait malgré tout lui chercher encore plus de preuves tangibles. Ibn Taġrībīrdī, par exemple, cite, à propos de l'an 143/760-761, un mot très précieux emprunté à al-Dahabī, qu'il est bon de citer intégralement ici:

Qāla l-Dahabī wa-fī hādā l-'ašri šara'a 'ulamā'u l-Islāmi fī tadwīni l-ḥadīṭi wa-l-fiḥi wa-l-tafsīri wa-ṣannaḥa Ibn Ġurayġ al-taṣānīfa bi-Makkata wa-ṣannaḥa Sa'id Ibn Abī 'A'rūba wa-Ḥammād Ibn Salama wa-ġayruhum bi-l-Bašrati wa-ṣannaḥa Abū Ḥanīfa al-fiḥa wa-l-ra'ya bi-l-Kūfati wa-ṣannaḥa l-Awzā'ī bi-l-Sāmi wa-ṣannaḥa Mālik al-Muwaṭṭa'a bi-l-Madīnati wa-ṣannaḥa Ibn Isḥāq al-Maġāziya wa-ṣannaḥa Ma'mar bi-l-Yamani wa-ṣannaḥa Sufyān al-Ṭawrī Kitāba l-Ġāmi'i ṭumma ba'da yasīrin ṣannaḥa Hišām kutubahu wa-ṣannaḥa al-Layṭ Ibn Sa'd wa-'Abd Allāh Ibn Lahī'a ṭumma Ibn al-Mubārak wa-l-Qādī Abū Yūsuf Ya'qūb wa-Ibn Wahb wa-katura tabwību l-'ilmi wa-tadwīnuhu wa-rabat wa-duwwinat kutubu l-'arabiyyati wa-l-luġati wa-l-tāriḥi wa-ayyāmi l-nāsi wa-qabla hādā l-'ašri kāna sāyiru(=sā'iru) l-'ulamā'i yatakallamūna 'an

¹² R.G. Khoury, *Asad Ibn Mūsā: Kitāb az-Zuhd*. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée de tous les certificats de lecture, avec une étude sur l'auteur, Wiesbaden (Codices Arabici Antiqui II) 1976, 39 sqq.

¹³ Khoury, *Les légendes prophétiques*, texte arabe, 281, lignes 13-16.

*ḥifzihim wa-yarwūna l-'ilma 'an suḥufin ṣaḥīḥatin ḡayri murattabatin fa-suhhila wa-li-llāhi l-ḥamdu tanāwulu l-'ilmi fa-aḥada l-ḥifzu yatanāqasu.*¹⁴

Al-Dahabī dit: à cette époque les savants islamiques commencèrent à mettre la tradition, le droit islamique et l'exégèse par écrit; Ibn Gurayḡ classa les œuvres à la Mecque, Sa'id Ibn Abī 'Arūba et Ḥammād Ibn Salama et d'autres à Baṣra, Abū Ḥanīfa le fiqh et le ra'y à Kūfa, al-Awzā'ī à Damas, Mālik le Muwaṭṭa' à Médine, Ibn Iṣḥāq les Maḡāzī, Ma'mar au Yémen, Sufyān al-Tawrī le livre al-Ḡāmi', puis peu après Hišām ses livres, et puis al-Layṭ Ibn Sa'd, 'Abd Allāh Ibn Lahī'a, Ibn al-Mubārak, le juge Abū Yūsuf et Ibn Wahb. *La classification et la mise par écrit de la science ne cessèrent d'augmenter: les livres sur l'arabe, la langue, l'histoire et les chroniques furent fixés par écrit, alors qu'avant cette période tous les savants parlaient de mémoire et transmettaient la science à partir de feuilles authentiques (mais) non ordonnées; ainsi fut simplifiée, Dieu merci, la transmission de la science, de telle manière que la transmission orale se mit à diminuer.*¹⁵

Un texte admirable et particulièrement précieux qui nous nomme les villes, les provinces ou alors simplement les grands maîtres des écoles, où le travail de classification et de codification s'effectuait. Nous avons donc:

- 1- Le Ḥiḡāz, avec la Mecque et Médine.
- 2- L'Irak, avec Baṣra et Kūfa (et Bagdad qui n'est pas mentionnée *expressis verbis*).
- 3- La Syrie (bien sûr la capitale Damas).
- 4- Le Yémen (avec sa capitale Ṣan'a' qui n'est pas mentionnée *expressis verbis*).
5. L'Egypte avec Fuṣṭāṭ sa capitale, qui ne sont pas nommées expressément, mais dont on apporte le maximum de noms de savants, dans cette liste.

Les nouveaux travaux de van Ess¹⁶ nous apportent beaucoup de renseignements complémentaires à ce que nous savions de Brockelmann,¹⁷ de Sezgin¹⁸ et d'autres, concernant l'activité dans la plupart des provinces nommées. D'ailleurs par rapport à Damas, nous avons un tout vieux livre arabe sur le Yémen ḥimyarite, *Aḥbār 'Abīd Ibn Ṣarya fī l-Yaman*, publié ensemble

¹⁴ Gamāl al-Dīn Abū l-Maḡāsin Yūsuf Ibn Taḡrībīrdī, *al-Nuḡūm al-zāhira*, éd. Juynboll-Matthes, Leyde 1851 sqq., I, 387,18-388,11.

¹⁵ R.G. Khoury, *'Abd Allāh Ibn Lahī'a (97-174/715-790): juge et grand maître de l'Ecole Egyptienne*, avec édition critique de l'unique rouleau de papyrus arabe conservé à Heidelberg, Wiesbaden (Codices Arabici Antiqui IV) 1986, 31 sq.

¹⁶ Josef van Ess, *Theologie und Gesellschaft im 2. und 3. Jahrhundert Hidschra. Eine Geschichte des religiösen Denkens im frühen Islam I*, Berlin, New York 1991 sqq.

¹⁷ C. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur. Supplementbände 1-3*, Leyde 1937-42.

¹⁸ F. Sezgin, *Geschichte des arabischen Schrifttums*, I, Leyde 1967 sqq.

avec le *Kitāb al-Tiğān* d'Ibn Hišām,¹⁹ qui est très significatif à ce sujet: au début du livre,²⁰ on nous retrace comment Mu'āwiya, le fondateur de la dynastie omeyyade, sur conseil de 'Amr Ibn al-'Āṣ, conquérant d'Égypte, fait venir du Yémen à Damas 'Abīd (ou 'Ubayd), mentionné ci-dessus, présenté comme le plus fameux conteur de l'époque, pour faire de lui son *samīr* et son *wazīr* (textuellement il lui dit: *wa-kun lī samīran fī laylī wa-wazīran fī amrī*, 'sois pour moi un causeur nocturne dans mes nuits et un conseiller dans mes affaires'). C'est que le calife éprouvait un délice particulier dans la *musāmara* (la causerie nocturne) et les *aḥādīṯ man maḍā* (les histoires des gens passés). Les histoires et les contes des arabes anciens (du Yémen ici) l'enchantaient: 'Abīd, fidèle à l'esprit de l'époque dans la transmission orale, mais aussi pour satisfaire pleinement l'attente de Mu'āwiya qui le lui réclamait, les pimentait richement de vers. Ceci en augmentait la véracité historique aux yeux du calife, qui se montrait enchanté et *assigna à ses fonctionnaires du Dīwān de mettre le tout par écrit, et de le rattacher au nom de 'Abīd*. Tout récemment j'ai montré comment l'emploi de certains mots, tout au début de l'introduction du texte, nous ramenait d'une manière assez sûre à la période des plus vieux papyrus sur l'histoire islamique (Vie du Prophète Mahomet et Histoire du roi David)²¹ que j'ai publiés en 1972. Le même problème est valable aussi pour le seul fragment connu sur les 1001 Nuits, publié en 1949 par Nabia Abbott, dont il faut reculer la datation et donc la fixation par écrit vers la même période, comme je l'ai aussi montré il y a peu.²²

Malheureusement, il est difficile de trouver des indications aussi généreuses et utiles que celles contenues dans *Aḥbār 'Abīd*, pour les autres livres susmentionnés dans le texte d'al-Dahabī; mais plusieurs des livres énumérés là sont heureusement entre nos mains, souvent dans des versions plus tardives, avec parfois des papyrus authentiques, plus ou moins complets, parfois seulement fragmentaires, qui en attestent le caractère original: le *Muwaṭṭa'* de

¹⁹ Abū Muḥammad 'Abd al-Malik Ibn Hišām, *Kitāb al-Tiğān fī mulūk Ḥimyar*, Haydarabad 1347/1928 (le livre de 'Abīd en forme la deuxième partie); nouvelle éd. Ṣan'ā 1979, avec une introduction succincte et des notes de 'Abd al-'Azīz al-Maqālīh.

²⁰ *Aḥbār 'Abīd*, 312, 4 sqq.

²¹ R.G. Khoury, 'Kalif, Geschichte und Dichtung: Der jemenitische Erzähler 'Abīd Ibn Sarya am Hofe Mu'āwiyas', *Zeitschrift für arabische Linguistik*, 25, 1993 204-18, surtout 208 sq.

²² N. Abbott, 'A ninth-century fragment of the "Thousand Nights". New light on the early history of the Arabian Nights', *Journal of Near Eastern Studies*, VIII, 1949, 129-64. R.G. Khoury, 'L'apport de la papyrologie dans la transmission et codification des premières versions des Mille et Une Nuits', *1001 Nuits. Contes sans frontières* (Colloque de Toulouse 1993), 21 - 33.

Mālik Ibn Anas a un fragment admirable, publié par Nabia Abbott en 1967,²³ le *Ġāmi'* d'Ibn Wahb, édité par David-Weill,²⁴ et plusieurs fragments d'autres livres moins importants etc.

Néanmoins, nous restons sans renseignement sur la plupart des centres de travail, sur la portée et le véritable contenu de leurs productions littéraires, codifiées et transmises par écrit: les originaux authentiques et les informations nécessaires sur les maîtres de ces écoles nous manquent; et pourtant c'est bien sous la surveillance de ces derniers que s'est effectuée cette montée systématique, décrite plus haut par Ibn Taġrībīrdī, et a pris un tournant décisif, sans pour autant éliminer entièrement la transmission orale, qui a continué son chemin, tout à côté, même jusqu'au IV^e/X^e siècle.²⁵ Notons que le texte cité plus haut signale que cette activité s'effectue dans plusieurs régions, en même temps ou de manière plus ou moins successive, on ne peut le dire exactement.

Il en ressort une note très importante, une innovation: le travail scientifique acquiert un caractère systématique, ordonné, qui envahit les provinces islamiques mentionnées, parce qu'elles ont dû jouer un rôle essentiel dans cette activité. Or le premier signe d'une science, que l'on veut transmettre par écrit, est bien la classification (*taşnīf*), la mise en ordre par thèmes, chapitres (*tabwīb*) etc. Il faut aussi retenir le qualificatif *ṣaḥīḥa* (authentique), qui attire l'attention sur la valeur des écrits laissés par les anciens, malgré leur état désordonné (il emploie: *ġayr murattaba*). Et pourquoi douter de la justesse de ces mots, surtout qu'il s'agissait, en général, d'intellectuels très dévoués au service de leur religion, dont la science, avant tout religieuse ou corollaire de la religion à cette époque, était bien au service des données de cette même religion. Bien sûr que tout cela n'exclut en rien toutes sortes d'altération voulue ou non voulue, qu'il n'est pas question d'aborder ici. Mais avant toute chose, il ne faut point perdre de vue qu'il est question des premiers pas d'une culture qui est devenue de plus en plus grandiose, et que rien ne peut naître *ex nihilo*, sans des sources premières qui ont servi de base au développement postérieur. Chez Ibn Taġrībīrdī, nous avons un témoignage de plus, en faveur de la réalité de la littérature des premières générations savantes, une littérature, sans laquelle celle des générations suivantes ne serait pas concevable, même si elle présente (et présentera, vraisemblablement toujours!) des contours flous, incertains.

Est-il étonnant de voir la science et les méthodes de transmission se systématiser, et l'écriture se répandre de plus en plus dans un empire qui grandit sans cesse? Dans tous les domaines il y a un besoin croissant de communication

²³ N. Abbott, *Studies in Arabic Literary Papyri*. II. *Qur'ānic Commentary and Tradition*, Chicago 1967, 114 sqq.

²⁴ J. David-Weill, *Le Djāmi' d'Ibn Wahb*, 2 vol., Le Caire (PIFAO, Textes Arabes III, 1,2) 1939, 1941-48.

²⁵ V. par exemple W. Werkmeister, *Quellenuntersuchungen zum K. al-'Iqd al-farīd des Andalusiers Ibn 'Abd Rabbih*, Berlin 1983.

entre les différentes provinces; tout tend à développer les besoins de l'écriture qui devient un instrument indispensable de vie, ce qui a poussé al-Qalqašandī à en vanter les mérites, par des mots on ne peut mieux: *Al-kitābatu ussu l-mulki wa-'imādu l-mamlakati* (l'écriture est la base du règne et le pilier du royaume).²⁶

Cependant, seule l'Égypte, pays du papyrus et d'une tradition sûre et millénaire dans le domaine scripturaire, nous fournit les spécimens les plus vieux de cette activité, et des informations presque uniques, touchant des centres bibliothécaires, où se réunissaient les savants et les disciples, de l'Égypte et de toutes parts de l'Empire Islamique, pour enseigner, apprendre et codifier. Rien d'étonnant, puisque ce pays est devenu, déjà dès le II^e/VIII^e siècle, une véritable plaque tournante pour les hommes de science, entre l'est et l'ouest.²⁷ Le mot cité par Ibn Taġribirdī se comprend donc bien et fait sauter cette importance aux yeux, grâce au plus grand nombre de savants qu'il mentionne par leurs noms:

- al-Layṭ Ibn Sa'd (94-175/713-791), grand maître scientifique, 'émir non couronné' et grand riche du pays, qui, vu cette importance inégalable, aurait donné l'école juridique la plus marquante de l'Égypte, mais qui n'a pas eu de disciples forts, pour lutter en sa faveur.²⁸

- 'Abd Allāh Ibn Lahī'a ((97-174/715-790), juge et grand maître de l'école égyptienne, grand ami de ce dernier et dont on verra le rôle primordial dans la diffusion de la culture islamique de son époque, plus loin.²⁹

- 'Abd Allāh Ibn al-Mubārak³⁰ (118-181/736-797) et 'Abd Allāh Ibn Wahb³¹ (125-197/743-812), auteur du plus grand texte conservé sur papyrus, le fameux *Gāmi' al-ḥadiṯ*, tous les deux disciples des deux premiers.³²

²⁶ al-Qalqašandī, *Ṣubḥ al-a'sā*, Le Caire 1331/1913, I, 37, 11; v. aussi d'ailleurs toute cette page et celles qui suivent, dans lesquelles il rassemble tout ce qui a été dit de bon à ce sujet.

²⁷ V. la liste impressionnante des savants étrangers qui ont passé par ce pays, qui s'y sont installés ou qui sont allés plus loin vers les autres provinces islamiques au Maghreb, comme en témoignent beaucoup de livres historiques sur les premiers siècles islamiques en Égypte, ou dans des listes d'*isnād*-s analysés, par exemple, Khoury, *Les légendes prophétiques*, ou *'Abd Allāh Ibn Lahī'a*, etc.

²⁸ Sur lui v. Khoury, *'Abd Allāh Ibn Lahī'a*, 173 sqq.

²⁹ Sur le titre complet du livre de la dernière note, v. plus haut note 15.

³⁰ Ibid., 170-2.

³¹ Ibid., 122-4; sur Ibn Wahb il faut attirer l'attention sur les travaux fondamentaux de Miklos Muranyi, *'Abd Allāh B. Wahb, al-Muwatta'*, Harrassowitz, Wiesbaden 1995 (vie et œuvre, 17 sqq.); *al-Gāmi'*, 3 vol. Wiesbaden 1992, 1993, 1995.

³² V. plus haut note 24.

- Et enfin Abū Yūsuf Ya'qūb Ibn Ibrāhīm (113-182/731-798) duquel on ne connaît pas d'originaux,³³ et qui est mentionné avec les égyptiens, alors qu'il était juge de Bagdad sous al-Mahdī, al-Hādī et Hārūn al-Rashīd.

Or parmi eux tous, c'est 'Abd Allāh Ibn Lahī'a, juge d'Égypte pendant une dizaine d'années, qui nous apporte le plus d'aide dans le domaine qui nous intéresse ici, car sa maison contenait une bibliothèque, dans laquelle il réunissait des originaux et des copies d'originaux, dans laquelle il écrivait lui-même, dictait à ses disciples, parmi lesquels se trouvaient les susnommés Ibn al-Mubārak et Ibn Wahb, et d'autres savants ou disciples aussi, désireux d'apprendre et de diffuser leur propre savoir et celui d'autres. Nous avons une chance bien grande de le voir présenté, dans les informations dont nous disposons sur son pays, comme le savant idéal, qui compose, transcrit, dicte, laisse transcrire, allant au devant des savants en Égypte, et ailleurs durant ses voyages, ouvrant sa propre maison à ceux qui le cherchaient, ou qui entraient en Égypte, pour y habiter ou seulement y régler des affaires, aussi scientifiques, et qui enfin correspondait avec ceux qu'il ne voyait pas sur place, comme nous le prouvent plusieurs témoignages variés à ce sujet.³⁴

Ainsi tous les éléments sont réunis, pour donner de ce savant une image, spécialement alléchante, même très alléchante, vu le peu d'informations sûres dans ce domaine, concernant les autres régions et savants susmentionnés, et vu la perte des originaux de ce qui y a été mis par écrit. Je veux bien y insister. Ceux qui s'occupent des premiers siècles islamiques, le comprendront bien. Cette chance est d'autant plus grande que nous avons certains échantillons, plus ou moins représentatifs, sur papyrus, et d'autres avec des copies d'originaux plus tardives, sur papyrus aussi, qui ont été fixés par écrit dans la Bibliothèque privée d'Ibn Lahī'a, sous la surveillance de ce dernier, ou écrits et transmis en Égypte et conservés chez lui. Il s'agit des textes que j'ai déjà publiés, et qu'on peut grouper sous trois rubriques susceptibles de documenter les propos tenus jusque là, quitte à ce qu'elles soient complétées par d'autres découvertes possibles chez d'autres savants islamiques dans l'avenir:

I Production d'Ibn Lahī'a et de ses disciples directs:

Le plus vieux rouleau de papyrus connu en Islam, qui nous soit arrivé en original. Il est transmis par un disciple d'Ibn Lahī'a, c'est-à-dire 'Uṭmān Ibn Ṣālīḥ, Abū Yaḥyā al-Miṣrī³⁵ (144-219/761-834). Il est difficile de trancher, avec certitude, à quelle date exacte il a été mis par écrit, durant la vie du maître, encore dans la dernière partie du II^e/VIII^e ou au début du III^e/IX^e siècle. De toute manière, avant la mort du disciple en 219/834. La solution la plus raisonnable

³³ Sur lui, v. Muḥammad Ibn Ḥalaf Ibn Ḥayyān Wakī', *Aḥbār al-quḍāt*, Le Caire 1366/1947 sqq., III, 254-64; al-Ḥatīb al-Baḡdādī, *Tārīḥ Baḡdād aw madīnat al-salām*, Le Caire 1349/1931, XIV, 242-62.

³⁴ Là-dessus v. Khoury, 'Abd Allāh Ibn Lahī'a, 26 sqq.

³⁵ Sur lui, v. *ibid.*, 118-22.

est de penser à une date qui corresponde aux années, dans lesquelles le maître était encore en vie, vu les bonnes relations que le disciple avait avec lui.

II Production d'autres savants non égyptiens, mais versions transmises par des égyptiens, sur papyrus, et conservées vraisemblablement chez Ibn Lahī'a - parmi ses *uṣūl* et ses *furū*³⁶ - ou *originaux* et *copies* (comme je l'ai analysé en détail dans mon livre sur lui): là nous avons les deux spécimens les plus vieux de leurs genres, qui nous soient arrivés, sous forme de livres datés, dans l'histoire de la culture islamique:

- *Hadīṭ Dāwūd* (Histoire du roi David).

- *Maḡāzī Rasūl Allāh* (Campagnes du Messenger d'Allāh, aussi Biographie).³⁷

Le premier est daté de 229 de l'Hégire / 844 ap.J.C., le second est de la même période, malgré qu'il ne porte pas de date, puisqu'il s'agit du même transmetteur égyptien Muḡammad Ibn Baḡr al-Quraṣī, Abū Ṭalḡa, qui a appartenu à la même époque des disciples d'Ibn Lahī'a, et par conséquent n'a pas pu ignorer la bibliothèque de celui-ci.³⁸

III Production plus volumineuse d'autres savants non égyptiens, mais installés en Egypte, qui dépendaient étroitement de l'Ecole Egyptienne, et donc avant tout d'Ibn Lahī'a, puisqu'il avait sa belle Bibliothèque à leur disposition, avec ses originaux et ses copies, et qu'un certain nombre des mêmes transmetteurs et disciples de cet auteur égyptien entre en jeu dans les textes de ces savants étrangers aussi:

- *Kitāb Bad' al-ḡalq wa-qīṣaṣ al-anbiyā'* (Livre sur le début de la création et des histoires bibliques). Il est de Waṭīma Ibn Mūsā Ibn al-Furāt al-Fārisī al-Fasawī (m. 237/851), et transmis par son fils Abū Rifā'a, 'Umāra Ibn Waṭīma (m. 289/902).³⁹

Ce qui prouve que le père avait une connaissance parfaite des originaux et des copies sur papyrus, conservés très vraisemblablement dans la Bibliothèque d'Ibn Lahī'a, est bien le fait que par exemple sa version sur l'Histoire de David reproduit celle attribuée à Wahb Ibn Munabbih, que nous avons vue plus haut, mot à mot, en la gonflant, mais sans aucune altération dans son texte original, et a permis ainsi, de la manière la plus sûre, de compléter les lacunes terrifiantes et l'état très fragmentaire de la majeure partie du papyrus d'Ibn Munabbih en question, comme on peut le voir très clairement dans mon édition de tous ces textes mentionnés ici.⁴⁰

³⁶ Ibid., 29-30.

³⁷ Sur l'édition de ces deux textes, v. R.G. Khoury, *Wahb Ibn Munabbih*, Wiesbaden (Codices Arabici Antiqui I) 1972, 33 sqq., 117 sqq.

³⁸ Ibid., 34,3; 118,1.

³⁹ Sur ce livre v. Khoury, *Les Légendes prophétiques*, texte arabe; sur les auteurs: le fils, 137-9, le père, 139-50.

⁴⁰ V. là-dessus Wahb Ibn Munabbih, les notes dès 34 sqq., et *Les légendes prophétiques*, surtout 90 (texte arabe) sqq.

- A cette rubrique, il faut ajouter la fameuse collection de *ḥadīṭ*-s (*Ġāmi' al-ḥadīṭ*) de 'Abd Allāh Ibn Wahb, disciple d'Ibn Lahī'a, et qui avait l'habitude de fréquenter, régulièrement, la Bibliothèque de son maître, même si la version de son livre ne mentionne pas *expressis verbis* son existence là.

- Bien sûr aussi le fruit d'autres activités écrites, rattachées par exemple au nom d'Asad Ibn Mūsā (132-212/750-827), qui, omeyyade de naissance, est venu s'installer en Egypte, fuyant la persécution contre sa famille, et a été un disciple fidèle à Ibn Lahī'a, transmettant de lui et de livres conservés dans sa Bibliothèque, comme je l'ai montré clairement, plus d'une fois déjà.⁴¹

- A tout cela il faut ajouter au moins une partie de documents multiples, officiels⁴² ou privés, on ne peut le dire exactement, que l'Egypte a produits et auxquels le juge Ibn Lahī'a a dû s'intéresser, déjà à cause de sa fonction de juge. Mais là nous n'avons pas de données concrètes, pour pouvoir en citer quelques titres significatifs. Car dans cet article j'ai voulu signaler l'importance de ces renseignements, sans égale, dans le processus de reconstruction des centres de conservation et de transmission de la culture dans les deux premiers siècles islamiques, tout en regrettant que les pertes et les ravages, de toutes sortes, concernant les autres provinces, n'ont pas permis d'aboutir à des résultats aussi solides, dans l'investigation.

Heureusement que l'Egypte, pays du papyrus, nous a sauvé énormément de choses, dans ce domaine: de quoi donner du travail à plusieurs générations de spécialistes.

Ruprecht-Karls Universität Heidelberg

⁴¹ Là-dessus v. Khoury, *Asad Ibn Mūsā* (v. plus haut note 12), 23, aussi note 29 etc.

⁴² Comment ne pas penser là avant tout à la fameuse correspondance du gouverneur omeyyade d'Egypte, Qurra Ibn Sarīk, datée de 91/710, et dont la plus grande part est conservée à Heidelberg, avec les papyrus de Wahb Ibn Munabbih et d'Ibn Lahī'a?